



L'HYPOTHÈSE DE L'ÎLE / 7

botanique urbaine

D'ÉTRANGES COMPORTEMENTS DU VÉGÉTAL DANS LA PARTIE HAUTE DE LA VILLE

L'artiste en résidence dans l'île a pu recueillir quelques témoignages à propos de faits troublants survenus il y a quelques années dans la ville-haute.

Les premiers symptômes étaient apparus dans la ville haute peu avant les premiers jours de l'automne. La transition d'une saison à une autre s'accompagnant habituellement de changements dans l'état des choses et dans l'humeur des gens, ils passèrent presque inaperçus. Les petits tas de poussières déposés au pied de certains immeubles furent mis au compte de sécheresses tardives et de coups de vent se jetant sur les façades.

Ces discrets amoncellements ne furent pourtant pas sans conséquences : des interstices entre sol macadamisé des trottoirs et soubassement des constructions se comblèrent petit à petit d'un substrat de matières minérales, nutriment potentiel de divers végétaux. Ces endroits furent d'autant plus propices à accueillir des plantes qu'ils reçurent les pluies ruisselant sur les murs ainsi que les nitrates des urines canines. De plus, les responsables de l'entretien des voiries avaient décidé, sous la pression d'associations d'habitants soucieux de la préservation de la bonne santé humaine, de ne plus employer de produits chimiques pour détruire les prétendues « mauvaises herbes ». Galinsoga, séneçon, vergerette, linairé ainsi que quelques mousses profitèrent de cette opportunité pour s'installer et prospérer entre murs et trottoirs, entre trottoirs et bordures, ainsi que dans d'étroites fissures du sol.

La ville haute, en attente de l'aménagement des grands jardins se trouva ainsi pourvue d'un réseau de fines lanières végétales parcourant les sols minéraux, s'agrippant même aux murs. Au début du mois d'octobre il devint fréquent en se promenant en ville de devoir enjamber de minuscules haies végétales. Le débat eut lieu pour savoir s'il fallait se débarrasser ou non de ces plantes importunes. Pour certains, les chaussées et trottoirs devaient être libres de tout obstacle et servir exclusivement au déplacement des véhicules et au cheminement des piétons. Les tenants du « sauvage dans la ville » arguaient que la ville se

devait d'être partagée, que la biodiversité avait sa place dans le monde urbanisé. Ils remportèrent auprès de l'opinion publique une victoire permettant aux infimes jardins de s'étendre dans tout l'espace public. Ils furent étudiés par des botanistes amateurs ou professionnels et entretenus par certains habitants. Sous le titre *Flore spontanée des trottoirs* une parution savante encouragea des études, des explorations solitaires et des visites guidées.

Des « nichoirs à plantes » furent aussi installés dans les espaces publics de la ville. Il suffisait de remplir d'un peu de terre des boîtes de tailles diverses. Un véritable engouement se développa pour cet habitat destiné à accueillir des végétaux semés ou plantés par des habitants. Certains choisirent simplement d'installer des récipients remplis de bonne terre, confiant au vent le soin d'apporter des graines migrantes.

Les moindres passages, les plus petites ruelles furent plantées et fleuries en abondance. Les piétons avancèrent entre des haies végétales aux allures variables selon les saisons et les humeurs des riverains. Tout alla bien jusqu'au premier incident survenu au début du printemps (propices aux vigueurs végétatives). Un piéton avançant dans une étroite impasse constata au moment de revenir sur ses pas que le passage était entièrement obstrué par le végétal. Le même phénomène s'était reproduit peu de temps après dans une zone non habitée consacrée à la randonnée pédestre. Un promeneur avait emprunté un étroit chemin de terre pour parvenir à une petite plateforme située au sommet d'une falaise. Le temps qu'il avait mis à interroger une table d'orientation avait suffi au végétal pour occluser entièrement le chemin d'accès. Il devint dès lors prudent de ne pas quitter les parties les plus urbanisées de l'île, dans lesquelles les présences végétales désormais suspectes pouvaient être plus facilement maîtrisées et dans lesquels les murs constituaient des repères solides et durables. Apparemment.